



Feuille violente

Fichier, Imprimer.

Il est huit heures du matin, et déjà la température flirte avec les trente degrés. Le soleil darde sur le toit en tôle ondulée d'un taudis transformé en fournaise.

Jesus Burgess est levé. Il sort de sa cabane en jetant un grand coup de pied dans l'ancienne porte de réfrigérateur aujourd'hui recyclée en porte d'entrée. Il lève les yeux et constate dans un juron que le soleil est déjà haut.

L'homme enfonce sur sa tête une casquette noire miteuse assortie au reste du personnage. Il porte à sa bouche une cigarette difforme qu'il allume en entamant son parcours le long d'un chemin de terre sillonnant entre les arbres.

Jesus est stressé, il est impatient, il écarte les branches avec rage.

Il est attendu. C'est la première fois que les Mara viennent le voir, d'habitude on lui transmet ses consignes sur les pages d'un cahier d'écolier.

Intimement, Jesus voudrait que cette rencontre se solde par la fin de son calvaire mais il sait bien que cette visite est plutôt annonciatrice d'une mission d'envergure. Cela fait sept ans qu'ils l'ont récupéré après son évasion de la prison de Taubaté et son refus d'intégrer le PCC - el Primeiro Comando da Capital, le gang de la terreur. Lui, il voulait vraiment dénoncer les conditions de vie dans les prisons brésiliennes. Depuis, il est terré dans ce coin perdu, non loin du parc national guyanais d'Amazonie.

Dans quelques mètres, le chemin débouchera sur une clairière.

Il fait chaud, sa chemise trempée se plaque sur son corps émacié. Le système d'irrigation qu'il a conçu ne ramène qu'un faible filet d'eau pourtant il constate que les corolles des pavots se dressent fièrement vers le soleil. Les petites clairières nécessitent beaucoup de travail pour lutter contre la végétation mais c'est un moyen sûr pour dissimuler les plantations lors d'éventuels repérages aériens.

La maturité des plants est pour bientôt, Jesus aura au moins quelque chose de positif à raconter tout à l'heure.

Après cette halte, il sait qu'il n'est plus qu'à quelques minutes du point de rencontre. Le chemin se ramifie et il doit se baisser pour continuer son parcours le long d'un tunnel de végétation.

Puis, il se redresse, écarte des branchages. Ils sont là.

Il y a trois hommes qui l'attendent. Un est assis, torse nu, sur un tronc d'arbre mort et taillade par lassitude une branche avec un large couteau de chasse, les deux autres sont en retrait adossés à un wakapou majestueux.

A leurs pieds, Jesus aperçoit trois gros sacs à dos, ça doit sûrement être un ravitaillement pour lui.

L'homme se lève et avec un sourire s'avance vers lui comme pour venir l'embrasser. Les autres hommes fixent leurs regards sur Jesus, ne cillant pas dans leur mutisme.

C'est un grand homme aux longs cheveux noirs, affichant un sourire sardonique sous sa moustache. Sa peau mate est couverte de cicatrices et de tatouages caractéristiques du gang des Mara.

Jesus n'est pas expert, mais il peut lire sur ces tatouages que l'homme n'est pas une nouvelle recrue et qu'il est sans doute gradé dans l'organisation.

- « Hé, Burgess mon ami ! Comme t'as l'air d'être en forme, tu sais ! Tu nous fais du bon boulot, le boss est content ». lança-t-il amical

Jesus se laisse accoler sans participer à ce geste faussement bienveillant.

Il ne connaît aucun de ces hommes, mais il s'en méfie. Jesus est inquiet. Cette mascarade ne le rassure pas.

Son interlocuteur s'étale en compliments et en formules amicales. Jesus ne répond que sommairement : « oui » à ce qui lui est demandé.

L'homme devient sévère.

- « Écoutes Burgess, tu vas devoir nous rendre un petit service... ».

Sur le chemin du retour, rien ne peut calmer Jesus. Les Mara attendent de lui une livraison spéciale en Guyane.

Il doit amener plusieurs kilos d'héroïne emballés dans les sacs jusqu'à un chauffeur brésilien qui transporte du bois pour une société française.

C'est quelques kilos pour tester l'efficacité de la filière, mais Jesus sait que si cela fonctionne, ce sera le début de nouvelles obligations pour lui. C'est la première fois qu'il a accès au produit fini. Planter, cultiver, récolter les pavots et en extraire le latex, Jesus sait le faire et s'accommode de ce travail depuis quelques années, mais une mission de livraison c'est une autre affaire.

Une fois de retour à son bouge de misère, il balance sur la table les sacs à dos qu'il transporte. Il en ouvre un pour observer son contenu : des sachets de poudre granuleuse et brunâtre, de l'héroïne-base non raffinée, si caractéristique des ateliers clandestins.

La livraison se passe ce soir.

C'est décidé, il ne reviendra pas. Il ira en France ou ailleurs...

Il regarde autour de lui, il n'a rien de personnel, aucun souvenirs, c'est le lieu d'une vie misérable qu'il ne veut plus tolérer. Il n'y a donc rien à sauver. Avant de partir, et comme pour tirer un trait sur la vie qu'il avait, Jesus jette un mégot sur le taudis arrosé de gasoil qui prend feu. Il ne se retourne pas, absorbé par son objectif et fantasmant sa vie future à Paris.

La nuit tombera dans deux heures; il lui reste peu de temps pour arriver à la frontière avant la nuit noire. Il avance dans la forêt chargé des sacs, d'un blouson qu'il a glissé entre les sacs et son dos, et de son couteau.

Jesus connaît peu la forêt dans le Nord, il se déplace avec moins d'assurance que dans sa zone. Pour se repérer, il a seulement la carte que les Mara lui ont fournie. C'est la première fois qu'il prend autant de responsabilités, et il ironise sur son sort en pensant à James Bond et aux gadgets que le MI5 lui remet au début de ses missions.

Il a pour seule consigne de marcher jusqu'à l'entrepôt d'export où on l'attend. Il pourra avoir accès à la remorque d'un camion dans lequel il déposera les sacs.

Le chemin est long, il est en sueur.

Voici la rivière. Il doit être à la frontière. Le fil barbelé délimite la zone d'exploitation forestière dans laquelle il va devoir trouver le dépôt. Jesus franchit le barbelé sans difficulté et s'enfonce dans l'exploitation. Elle n'apparaît pas en détail sur la carte mais l'entrepôt doit être encore plus au Nord.

Autour de Jesus, les tas d'arbres sont rangés et espacés de façon précise. Jesus avance sans contraintes, mais cet agencement ne tournera pas à son avantage s'il doit fuir ou se cacher.

Au loin il aperçoit des bâtiments, c'est sûrement par là que se trouve la partie export qui l'intéresse. Il lui faut un point d'observation pour comprendre comment l'endroit fonctionne sans trop s'approcher des installations et pour attendre le moment propice pour passer à l'action. Perché sur les troncs d'arbres, il voit des bâtiments, parmi lesquels il y a celui de son lieu de rendez vous.

Jesus se tapit pour observer sans prendre le risque d'être vu «Se précipiter serait la meilleure manière de tomber directement entre les mains des gardes» se dit-il.

Il regarde le défilé des tracteurs chargeant les tronçons de bois dans des camions. Une fois chargés, ces camions sont alignés dans un grand hangar. Le dernier camion vient rejoindre la file. C'est bien l'endroit où on l'attend. Ce n'est pas très loin.

Soudain un bruit attire son attention. Des 4x4 déboulent sur sa gauche et rentrent dans la cour centrale.

Jesus regarde sa montre, il est sept heures, les employés finissent leur journée. Les derniers véhicules forestiers soulèvent de la fumée en se garant, Jesus peut quitter son

poste d'observation. Il ne faut pas qu'il se fasse repérer dans les rais des phares des voitures, il ramasse les sacs et court droit vers ce qu'il a identifié comme étant l'entrepôt de départ. Il profite de ce remue ménage pour s'infiltrer dans le bâtiment.

Il arrive à destination et se plaque contre le mur, les mains sur les genoux, il halète. Il faut qu'il trouve un accès pour entrer dans le grand hall des départs.

Tout ici semble bien organisé. Jesus doit attendre le départ du premier camion. C'est à ce moment là que l'associé des Mara doit lui permettre de charger ses sacs.

Il le poignardera, le balancera au milieu des fibres de bois et prendra sa place au volant du camion.

Il fait de plus en plus sombre.

Jesus longe le mur sur lequel il était adossé et arrive dans le hall.

Personne. Il y a une forte odeur de café, ce doit être de là que s'orchestre le départ des convois. Jesus continue son chemin. Il a le dos fourbu et les mains moites.

Il doit trouver le camion immatriculé AA-583-DY 973, c'est le seul qui doit être encore ouvert à cette heure-ci. Le hangar est très peu éclairé, et Jesus doit s'approcher des camions pour apercevoir les plaques des véhicules.

Ça y est, le voilà ! Jesus regarde de tous les côtés. Il clenche la poignée du camion. La porte s'ouvre.

Il se retrouve nez à nez avec deux hommes.

Jesus reste muet. Un faible halo éclaire la main d'un des hommes, il est armé. Jesus est stupéfait. Cet homme porte le tatouage des mafieux de Rio. Il est en danger. Il jette les sacs contre l'homme armé, tente de saisir son couteau ...

Le bruit de la détonation que répercute l'écho dans le hangar est accompagné par les cliquetis des douilles qui rebondissent sur le sol rouge. Jesus tombe à genoux les bras en croix.

Bip bip. Bip bip. Il n'y a plus d'encre dans l'imprimante.

Bip bip. bip bip. Le réveil sonne. Les yeux de Vince Mc Loland s'ouvrent sur une pièce remplie de lumière filtrée par une baie vitrée. Vince vient d'emménager.

De son lit, il regarde autour de lui et esquisse un sourire de satisfaction, cela lui est agréable d'ouvrir chaque matin les yeux sur ce décor qui lui rappelle sa récente réussite. Vince se lève et s'approche de la fenêtre. De là, il surplombe tout New York. La vue est magnifique. Vince ne s'en lasse pas et, comme chaque matin, il boit une tasse de café devant le spectacle de la ville. Mais son rituel est perturbé par le vibreur d'un téléphone qui le tire de ses rêveries. Vince s'en saisit et met l'appel entrant sur messagerie. C'est Yannick, un contremaître des docks « ça ne doit pas être important, de toute façon je passerai aux docks dans la journée » se dit-il.

Vince prend son temps, il a trop couru ces dernières années. Il se dirige vers la salle de bain avec une tablette tactile à la main. Vince consulte en direct ses cotations en bourse. Il a investi depuis peu de temps sur les conseils d'un ami et il n'est encore qu'à la phase de compréhension du fonctionnement de Wall Street.

Vince ressort de la salle de bain en costume italien sur mesure. Il se regarde longtemps dans le miroir. Tout cela est très nouveau dans sa vie. En effet, cela fait quatre semaines qu'il est promu au rang de chef de la section Europe des docks de New York, le salaire et la prime qu'il a touchés lui permettent de prétendre à un niveau de vie et de confort auquel il n'est pas habitué.

Vince s'assoit sur son canapé, et saisit dans la poche intérieure de sa veste une petite boîte métallique qu'il pose sur la table. Il en sort une poudre brune. Vince se permet une dose de « brown sugar », qu'il inhale de façon maladroite. C'est simplement un stimulant avant d'aller au travail. « C'est de la bonne qualité tu verras, elle vient du Brésil. Une petite production locale de gars que je connais bien... ». Vince avait voulu se faire passer pour un connaisseur et avait acheté directement plusieurs grammes.

L'effet stimulant est réel pour Vince qui sent une excitation, c'est le « flash ». Il se sent envahi par un sentiment de toute puissance, sa journée peut commencer !

Il rassemble dans une mallette des documents éparpillés. Il laisse un mot pour la femme de ménage qui s'occupe de son appartement : « Accrocher les cadres aux endroits indiqués ». Vince pose à côté du mot trois cadres, seuls vestiges de son ancien lieu d'habitation à Riverdale dans le Bronx.

Un des cadres représente l'affiche du film « Sur les quais », un autre un article de journal avec la photo de Vince illustrant le titre provocateur « Révolution sur les docks ! ». Le regard de Vince se pose longuement sur le troisième cadre. C'est une vieille photo jaunie prise lors d'une partie de pêche sur laquelle on voit deux enfants rieurs en short près d'une rivière. Le petit garçon blanc sur la photo, c'est Vince à neuf ans bras dessus bras dessous avec un jeune noir de son âge, Jimmy, son ami d'enfance. Les deux hommes ont grandi dans le même village du Connecticut avant d'aller chercher du travail à New York. Ils ont été embauchés ensemble dans les docks... C'était les meilleurs amis du monde. Oui, c'était...

Il reprend en main sa mallette et quitte son appartement. Dans l'ascenseur, Vince consulte sur son téléphone multi-fonctions son emploi du temps de la journée. Il doit d'abord passer aux docks avant d'aller au siège de la société.

Vince sort de sa résidence et hèle un taxi. Il s'installe, annonce au chauffeur sa destination et tire de sa mallette « Investing for Dummies ».

Les coups d'œil du chauffeur dans le rétroviseur de la voiture sont pesants.

« - Quoi ? lance-t-il

- Pardon Monsieur. Je ne voulais pas vous embêter, mais ... euh c'est bien vous le gars des docks ? Mc Loland ?

- Ouais

- Je vous ai vu dans le journal il y a quelques temps. Vous avez eu un éclair de génie avec votre idée mais quel sacré ...

- Arrêtez moi à cette boutique s'il vous plait !

- Bien Monsieur. »

Vince n'a pas envie de parler de lui, pas encore une fois. Les journaux titrent encore sur son ascension rapide dans les sommets du plus gros réseau d'import-export américain, lui, le petit grutier qu'il était encore il y a peu. Vince est l'inventeur d'un nouveau système d'acheminement grutier automatisé. Son histoire est vite devenue une « success story » dont les médias se sont emparées. Le revers de la médaille est plus sombre que cette belle histoire.

« - Ce sera tout ? lui demande la serveuse de donuts .

- Ajoutez moi un Cola. »

Vince tend sa carte visa platinum et, comme toujours, il a un haut le coeur à la vue de la photo plastifiée. Une photo de Jimmy. C'est ce jour là que Jimmy lui avait présenté son projet révolutionnaire : un système de grue automatisé !

Les hommes du syndicat ont décidé que ce serait Vince qui proposerait le projet à l'entreprise, avec sa bonne gueule. Vince et Jimmy s'étaient promis qu'ils se partageraient les bénéfices dans une parfaite équité. Si Vince a été propulsé vers le haut, c'est un cataclysme qui s'est abattu sur Jimmy et sur les gars des docks : licenciements en masse, baisse des salaires et dégradation des conditions de travail.

La belle éthique humaniste de deux gamins s'était transformée en une machine économique redoutable.

Vince, s'est fait happé par le pouvoir de l'argent. Sa culpabilité est atroce même étouffée par les psychotropes. D'ailleurs, Vince commence à avoir des sueurs importantes. Il pousse la porte tintante du magasin pour regagner son taxi.

Son téléphone mobile le sollicite à nouveau, il s'agit encore de Yannick. Une nouvelle fois, Vince l'ignore. Nerveusement Vince consulte ses mails sur la tablette tactile et regarde où en est le Dow Jones.

« - Je suis désolé, y'a des bouchons, je ne sais pas ce qui se passe, surtout à cette heure-ci, déplore le chauffeur de taxi. Vous aimez la musique ? Je peux mettre la radio ?

- Oui, faites comme vous voulez. »

Vince s'allonge totalement sur la banquette arrière du taxi et se masse les tempes. Il profite des effets calmants de l'héroïne qui entre dans sa phase de stagnation et qui couplés aux airs de jazz éloignent les bruits de la ville.

Vince sort de sa torpeur en entendant les cris du chauffeur de taxi : « Touchez pas à ma voiture ».

Les airs de jazz ont disparu remplacés par la voix perçante et rapide d'un présentateur radio affolé. Le bruit dehors est assourdissant.

« - Mais qu'est ce qui se passe ?

Je ne sais pas mais ils sont en colère !

Qui ça ? Mettez plus fort ! La radio !»

« *Flash express : à New York la situation devient incontrôlable. En effet, c'est à un véritablement soulèvement dont nous sommes témoins. Sans signes avant coureurs, nous avons vu des centaines de personnes investir les rues.*

Tout de suite voici notre envoyée spéciale Margaret Criks devant la Natexis Bank :

Oui, en effet, ici ce sont des centaines de personnes qui hurlent devant l'entrée de la Natexis Bank, taxée d'être responsable de l'effondrement économique et de la dégradation des quartiers frontaliers. Il y a eu des actes de vandalisme sur la façade du bâtiment

et plusieurs employés ont été molestés. C'était Margaret Criks devant la Natexis Bank de New York.

On retrouve maintenant Mike Carter aux docks de New York :

Oui, ici aussi les destructions sont importantes. La foule en colère a pénétré dans les docks. Les gens pillent et saccagent les conteneurs en attente dans les entrepôts. Il s'agirait d'anciens employés qui ont été licenciés... »

Vince hurle au chauffeur : « Vite, foncez aux docks ! ». Le portable de Vince vibre à nouveau, c'est encore Yannick.

Le taxi ne peut pas avancer, piégé dans cette masse populaire comme dans la crue d'une rivière.

« - Où on est ?

- River Avenue pas loin de la jonction avec la 95.

- Les docks sont loin ?

- A quelques minutes... Mais... Qu'est-ce que vous faites ? »

Vince ouvre la portière renversant un homme qui l'insulte. Mais déjà, il se fraye un chemin à contre courant à travers la foule. Normalement, il est à quelques rues de l'entrée des docks puis à quelques centaines de mètres de sa section.

Même si sa lucidité est faible, Vince est persuadé que les vandales vont s'en prendre à sa section et particulièrement aux grues qui sont en partie à l'origine de ce remue-ménage.

Vince longe les murs, il aperçoit sur sa gauche les infrastructures familières des docks au milieu desquelles se dressent les grues. Au moins elles sont encore sur pieds.

Son coeur se soulève. Un important nuage de fumée grise s'échappe des entrepôts.

Sa vision est troublée, il n'entend plus les hurlements des pillards, il ne sent pas son corps, que va-t-il faire ?

Tout autour de lui est défoncé et git au sol. Il remarque sur sa droite les bateaux de sa compagnie qui s'éloignent.

Il reprend sa course, hagard, en direction de sa zone de travail, bousculant et étant bousculé par les nombreux manifestants qui se sont emparés des rues. Vince arrive à l'entrée de sa section. La barrière a été arrachée et le poste de contrôle est totalement calciné. C'est une véritable scène de guerre.

Il se dirige en titubant vers les bureaux de l'administration. Le bâtiment a les vitres brisées et le mobilier est saccagé.

« - Merde Vince, t'étais où ?

- Yannick...bredouilla-t-il en se retournant au son de la voix familière.

- Je t'ai appelé mille fois ! hurle le contremaitre

- T'as vu le bordel ! Je viens d'aller à la cabine de secours, les autorités arrivent. Dépêche toi, on va au site de chargement, les portes d'accès sont encore ouvertes, ils vont sûrement y entrer !

- Et la grue automatisée, ils y ont touché ? ajouta Vince focalisé avant d'ajouter, ils sont aux docks depuis quand ? »

- Ce matin y'avait moitié des ouvriers à la pointeuse. Et puis il y a eu un débordement à Harlem, puis dans l'usine AMD. On les a eus ici il y a une demi heure. Ils sont une trentaine dans notre section et peut-être bien quelques centaines dans les docks, mais les vandales préfèrent aller piller l'import chinois.

- Ils ont touché à l'export ? Et chez nous ?

- Non, à part les bâtiments de la compta', on s'en tire bien !

- Les bateaux qui sont partis, c'était pour qui ?

- On a chargé les conteneurs de bois vers la France, les puces électroniques vers la Suède aussi et on a balancé les processeurs aussi. Y'a seulement les processeurs qui ne sont pas partis. »

Des bruits assourdissants interrompent la conversation des deux hommes.

Ils arrêtent leur course à l'entrée du hall et constatent que le sol est jonché de batteries de téléphones portables provenant d'un conteneur grand ouvert, des hommes s'y activent encore, cassant ce qui n'a pas été volé.

« Sortez de là, c'est une zone privée et la police va arriver », lance Yannick comme une sommation.

Pour seule réponse, un téléviseur à écran plat vient s'écraser à leurs pieds. Une vingtaine d'hommes sortent des conteneurs. L'un d'eux envoie les autres hors du bâtiment d'un seul signe de tête.

« - Une zone privée, c'est cette zone qui m'a privé de mes droits d'honnête travailleur, hein Vince ? »

Vince est stupéfait, son sang se glace. Devant lui se tient Jimmy. « Alors, on ne dit pas bonjour à un vieil ami ? T'es élégant dans ton costume ! »

Jimmy sort une arme qu'il pointe vers Vince immobilisé dans la torpeur.

C'est la première fois qu'il revoit Jimmy depuis le jour où il a posé les plans de la grue sur la table du patron des docks.

D'un coup, tout va trop vite pour Vince. C'est « la descente ».

« Non pas maintenant » se dit-il. Il se sent partir, défaillir, tomber dans une sorte d'univers abstrait.

Une puissante détonation le ramène à la réalité. A côté de lui, Yannick vient de s'effondrer arme au poing.

Vince regarde devant lui : Jimmy a tiré le premier. Vince se jette sur Yannick, il est gravement touché.

« - J'ai tout perdu Vince. C'est de ta faute tu sais.

- Si c'est après moi que tu en as, alors vas-y tire !

- Non. Tu vas savoir ce que c'est de tout perdre. Mes gars sont en train de tout détruire ici, tu penses que la société va te garder après ça ?

- Arrête ! On peut s'arranger...

- Trop tard ! Pour moi c'est fini ! J'veux pas de tes promesses ! On va tout péter et tu vas rester sur la carreau je t'assure... ».

Vince glisse sur le sang abondant de son collègue mourant. C'est un spectacle pitoyable. Il balbutie, il est tétanisé, débordé par ses sentiments. Jimmy se tient droit, impassible. Le contraste entre les hommes est saisissant.

Les sirènes hurlantes des voitures de police rompent ce tête à tête. Les voitures arrivent dans le hall à vive allure. Des hommes descendent et se mettent à couvert derrière les portières de leur voiture.

« Monsieur, lâchez votre arme ! Qu'est-ce qui s'est passé ? » hurle le policier.

Jimmy pointe son arme vers eux. Il reste un instant debout.

Le vacarme s'estompe.

Des larmes coulent sur ses joues, Vince est à genoux et regarde son ami s'effondrer. Il n'entend plus rien autour de lui.

Les hommes en uniformes approchent et l'aident à se relever. Tout est flou. Le silence. Une vibration dans sa poche de poitrine, Vince regarde la notification sur son téléphone mobile : les actions de la société des docks décrochent, leur décote est annoncée. Quelle cruelle ironie.

Gauche droite, gauche droite. Le ruban de l'imprimante fait son travail. L'impression est lancée.

Gauche droite, gauche droite. Philippe fait les cents pas autour de son camion sur une aire d'autoroute de l'A4. Les autres chauffeurs garés se sont regroupés pour pester contre la neige en attendant la levée de l'arrêté préfectoral qui les a condamnés à s'arrêter. Philippe, lui, est heureux, peu importe le contre temps. Il va bientôt retrouver sa belle. Et rien que d'y penser un large sourire se dessine sur son visage. Il fait des glissades sur la neige s'imaginant danser un rock avec sa femme.

Quand le trafic sera rétabli, il pense qu'il sera rentré chez lui en fin d'après-midi. Sa femme l'attendra, devant un bon repas et ils fêteront son retour. La veille au soir, Philippe a pris son chargement au Havre et il est en route pour une entreprise de Château-Thierry chez «Greenfield SAS». Il a de la chance, cette destination est à seulement une demi heure de son domicile, en banlieue de Reims. Le schéma est simple dans la tête de Philippe «une fois le stock de bouts de bois déposé, je rentre à la maison !» chantonne-t-il.

Philippe doit livrer une usine de papier et malgré les conditions climatiques, il sera dans les temps de livraison. Un homme approche du camion de Philippe, jette un oeil sur les containers et interpelle ce dernier avec un fort accent :

« - Quel temps, hein ? Tu vas où avec ton bois l'ami ?

- Hé Otto ! T'es bloqué ici aussi ? Tu ne t'es pas géo-localisé sur ton téléphone ! Même pas un coup de CB?

- Oh, je viens d'arriver même si mon patron m'a signalé l'arrêt obligatoire des kilomètres plus haut. J'ai fait du zèle sur la route pour retrouver des copains. Faudrait pas qu'il le sache. Tu transportes pour qui ?

- Euh, Greenfield, c'est une usine de paperasse. C'est du bois d'amerloc' pour fabriquer du papier français... Je te parle pas de l'arnaque ! Mais bon, je m'en fous, ce soir, je rentre à la maison avec la prime dans une main et ma femme dans l'autre !

- T'as de la chance ! Je pense que d'ici un quart d'heure on est parti. Du coup, je me vois arriver en Pologne dans deux jours si je passe l'Allemagne sans encombres. »

La CB de Philippe se met à grésiller, « Ulysse 51, t'es là ? ». Le message autorisant les véhicules à reprendre la route se répand sur le parking.

« - Et tu vois, ton quart d'heure est passé !

- Ouais, bonne route, on se recroise à l'occas' ! »

Après une brève ronde de contrôle, c'est le coeur rempli d'excitation que Philippe bondit à bord de son véhicule.

Il saisit son trousseau de clefs sur lequel pend des porte-clés fantaisies et attarde son regard sur une petite clé. Il allume le contact et prend rapidement la sortie de l'aire de repos pour être parmi les premiers à partir.

Il neige encore un peu, mais les routes paraissent sûres et ont été salées en début d'après midi. Philippe aime bien l'ambiance de son camion. Il a mis le chauffage, son petit éclairage personnalisé et passe sa compilation musicale préférée.

Le panneau signalétique qu'il vient de passer indique Château-Thierry, plus que vingt kilomètres.

Les premières notes d'une chanson en ajoute au sentiment de bien être dans le coeur de Philippe. C'est la chanson « Love is all » de Malcolm Roberts, cette chanson lui fait émerger tant de souvenirs. Philippe se laisse envahir par ses souvenirs.

« Love is all, as long as I shall live... Ah! cette chanson, la chanson de ma Pénélope, cette chanson de notre amour ! ».

C'est la mélodie sur laquelle Philippe avait osé inviter Pénélope pour danser un slow il y a une trentaine d'années lors d'un bal populaire à Sacy, l'instant de leur rencontre. Un

tendre souvenir qui humidifie les yeux de Philippe. Il pense à sa femme. A cette heure-ci, elle doit être rentrée du Cora où elle a l'habitude de faire ses courses. Philippe lui enverrait bien un message. Il active le mode dictaphone et commence à dicter un début de message puis se ravise et annule la démarche. C'est vrai, il a promis de ne pas envoyer de messages. C'est une épreuve vraiment difficile que lui a imposé sa femme. Mais ils en ont déjà parlé. Elle lui a dit qu'il doit apprendre à être moins possessif et à lui faire confiance. En plus, il ne veut pas aller voir ce psychologue que sa femme connaît. Il n'est pas fou après tout, à quoi ça servirait ?

Philippe est certain de pouvoir se contrôler, et puis, pour lui, aimer, c'est aussi être jaloux, parfois. S'il est tellement jaloux comme lui reproche sa femme, c'est qu'il est très amoureux. « Voilà, c'est ça, je suis trop amoureux ! Ah quelle belle maladie ! » se dit-il.

Le ciel s'assombrit, Philippe allume les phares. L'entreprise doit être en bordure de l'agglomération. Il décrochera le container, signera le contrat, téléphonera à son entreprise, et rentrera manger son poulet-frites. D'ailleurs est-ce que Pénélope n'aurait pas plutôt fait ce hachis parmentier qu'elle cuisine si bien ? A cela, s'ajoutent quelques fantasmes dans sa tête, ce n'est pas que l'aspect culinaire qui lui fait aimer le plus les soirs de retrouvailles. Mais cette fois-ci c'est particulièrement mérité, les semaines ont été rudes en ce début d'hiver et se retrouver quelques jours va faire le plus grand bien au couple. Avant le Havre, Philippe avait du faire une livraison dans les Balkans, ça lui a coûté de l'énergie.

Sa femme aussi a du passer d'affreuses semaines, seule à gérer la maison et en plus les problèmes à son travail. « D'ailleurs, elle avait ce contrat à faire signer par la filiale. Elle a du bosser dessus des journées entières en collaboration avec ce type... ». Cette pensée fait frissonner Philippe qui réfrène aussi vite l'envie d'appeler sa femme. « Non, Pénélope est très professionnelle et douée dans ce qu'elle fait, c'est une femme exemplaire, elle ne me tromperait jamais ! » se dit Philippe devenu nerveux.

Cette pensée de sa femme avec ce mec du travail... Philippe lâche un juron. Il vient de rater la sortie de l'autoroute vers la zone industrielle. Il inspire très fort et tente de se calmer. Il programme son GPS pour retrouver un itinéraire rapide. Ces doigts glissent et il a du mal à faire ce qu'il veut.

Ce sont des kilomètres qui lui vaudront des reproches du responsable du fret . « André va me tomber dessus... et il n'hésitera pas à me sanctionner ». se dit-il.

André est un ami du couple qui connaît Pénélope depuis qu'ils sont jeunes. Mais n'y a-t-il jamais rien eu entre eux ? Philippe secoue la tête. « Stop ! on arrête ici les idées noires » se dit-il. La voix du GPS annonce alors « vous êtes arrivés ».

Effectivement, il aperçoit la pancarte verte « Greenfield SAS ». Le portail est ouvert, en manoeuvrant son camion avec la plus grande attention Philippe place sa remorque près du bâtiment des livraisons. Il coupe le moteur, fouille sa boîte à gant pour y prendre une pochette en carton contenant le contrat à faire signer. Il enlève la sécurité automatique de la remorque et descend du camion. « Bon, faut qu'on m'aide. Où est le gars ? »

Il se dirige vers la porte d'un bâtiment encore allumé. Il est sept heures du soir un vendredi, il ne doit rester que la personne qui attend le chargement. Philippe frappe avec vigueur à la porte et entre. Trois hommes l'attendent, il y a deux gendarmes.

« - Vous êtes Philippe Courant ?

- Oui, c'est moi. Qu'est ce qu'il y a ?

- Nous avons tenté de vous joindre. Votre femme a été retrouvée inanimée dans votre salle de bain cadénassée. A ces faits s'ajoutent les témoignages de vos voisins concernant une scène violente avant votre départ. Vous allez être placé en détention provisoire pour violences conjugales, séquestration avec privation de nourriture et de soins sur la personne de Madame Pénélope Courant. Vous êtes passible d'une peine de trente ans de réclusion criminelle. »

Vite, une ramette de feuilles ! Je l'ouvre avec hâte et l'engouffre dans le bac de l'imprimante. Mon impression se termine.

Frédéric est finalement debout sur des ramettes de papier empilées dans la zone de stockage. Il a un filin autour du cou, et des larmes coulent sur son visage.

« C'est une scène de suicide pitoyable, se dit-il, habillé de blanc comme un pierrot triste, accroché à la poutre d'acier par du feuillard en polypropylène servant à sertir les palettes, debout sur du papier quatre-vingts grammes, A4, 500 feuilles, coloris blanc, fin, qualité standard, au toucher satin, le fleuron de l'entreprise ».

Frédéric est cadre chez Greenfield depuis cinq ans, c'est un jeune homme à qui tout sourit depuis des années, « voué à un bel avenir » comme le disait le PDG qui l'a recruté à la sortie de l'école d'ingénieur.

Sa décision est prise et il est prêt ; mais Frédéric ressasse sa journée une dernière fois, quels seraient ses regrets ?

«- Bonjour Monsieur Nantaire, l'équipe dirigeante de Greenfield vous souhaite un bon retour parmi nous et se tient à votre entière disposition si vous avez des questions ou des demandes concernant votre réaffectation. Nous vous avons préparé votre nouvelle fiche de poste et bien sûr, vous n'êtes tenu à aucun objectifs de productivité pour l'instant, comme l'a précisé Monsieur le Président» lui annonce l'hôtesse d'accueil avec son casque audio sur la tête.

«Il fallait s'y attendre, de la condescendance » se dit Frédéric. Il prend les papiers qu'elle lui tend et la remercie d'un mouvement de tête.

Au même instant, il aperçoit sur sa gauche, dans l'entrebâillement de la porte, le DRH de la firme qui lui fait un geste «Oh non, tout ça est tellement médiocre» se dit Frédéric qui tente de répondre par un mouvement de main, mais le pansement de l'hôpital le gêne.

Il relève sa manche et l'arrache. Il le jette à la poubelle de l'accueil et s'engouffre sans plus attendre dans le couloir, laissant ces deux collègues qui lui jettent des regards gênés. C'est la première fois qu'il revient au travail depuis sa tentative de suicide médicamenteux, il y a quelques semaines.

Frédéric n'avait rien dit à personne, mais ça c'est su. Plusieurs employés de la boîte sont pompiers volontaires et sont intervenus à son domicile, à la demande de la concierge de l'immeuble qui avait repéré une lumière restée allumée.

Tout le long du couloir vitré les têtes se lèvent. Il a l'impression d'être l'objet de la curiosité malsaine de ses collègues : « C'est lui, il est revenu... », « pourquoi il a fait ça ? », « alors, ils ont réussi à le sauver », « tu penses qu'il va mieux ? », « Peut-être va t-il recommencer ».

Dans sa tête, il imagine les commentaires et allusions sur les lèvres muettes. Les ragots doivent aller bon train se dit-il.

Il ne monte pas à son ancien service; hors de question de passer devant les bureaux des cadres, de subir les verbiages de sa secrétaire « alors, Monsieur Nantaire comment allez-vous ? Vous nous avez fait bien du souci ou vous nous avez beaucoup manqué... ».

Il accélère le pas et arrive près des ateliers. Là au moins, le bruit des malaxeurs couvre son monologue silencieux et à cette heure-ci dans la salle de repos il n'y a personne.

Frédéric se plonge alors dans la lecture du livret qu'on lui a remis. Il fait fonctionner son bras endolori autant qu'il peut, mais il souffre encore à l'endroit de la perfusion.

Pour son «retour progressif et en attendant sa rencontre avec le médecin du travail qui statuera sur sa capacité à reprendre son poste » il aura à classer les archives et à les numériser au fur et à mesure. C'est loin d'être le travail dont il rêve mais au moins il sera tranquille dans le sous-sol de l'entreprise. Il est toutefois astreint à porter la tenue réglementaire.

Frédéric passe donc au vestiaire pour enfiler ses EPI, ses équipements de protection individuelle : cote blanche, charlotte pour les cheveux, casque blanc. Là où il va, il ne va pas vraiment en avoir besoin, mais cela lui rappelle le temps où il travaillait comme responsable qualité au service de séchage de la pâte à papier.

Avant de prendre les escaliers vers la salle souterraine des archives, il voit arriver Thierry ; « il a sûrement dû prendre la responsabilité de mon ancien poste » se dit Frédéric, « il en rêvait déjà avant mon arrivée ».

Thierry saute sur son téléphone portable et engage un échange avec un interlocuteur qu'il fustige, ce qui lui évite de croiser le regard de son ancien supérieur hiérarchique.

Frédéric se dit que de toute façon les anxiolytiques et les antidépresseurs qu'il a pris ce matin modifient son approche des choses. Tout ce qui se passe à l'extérieur, lui paraît éloigné, aseptisé...

Il arrive dans une salle peu éclairée embarrassée par les nombreuses armoires poussiéreuses, qui lui servira désormais de bureau.

Frédéric s'installe sur la table centrale. La lumière qui éclaire la pièce lui donne l'impression d'être en garde à vue. Il étale sur la table plusieurs gros dossiers qu'il commence à feuilleter mécaniquement. Frédéric s'attèle à la tâche avec le cerveau totalement déconnecté. Il classe, scanne et écrit les années d'archivage au marqueur noir sur de gros classeurs. Mais des bruits de pas dans l'escalier troublent son travail automatique et lui font lever la tête.

Un homme entre et s'adosse à la porte qu'il a refermée derrière lui.

Il a la tête baissée, il se passe les mains sur le visage, et après une longue inspiration s'adresse violemment à Frédéric devenu livide et dont les yeux se sont écarquillés :

« - Je t'avais dit de ne plus jamais revenir... Tu veux foutre ma vie en l'air ou quoi ?

- C'est ici que je travaille, et euh, j'ai pas eu le choix, c'est ici qu'on m'a réaffecté...

- C'est pas de ça que je te parle ! J'ai une famille moi, tu comprends ? Qu'est-ce qui t'a pris ? Va te faire soigner !

- Je suis désolé... Si tu savais comme je m'en veux, j'ai l'impression d'être un monstre... Mais on a eu une histoire tous les deux ?

- Tu veux que je te dise : on a fait une mission commerciale au Brésil ensemble. Y'a que ça à dire. Je préférerais ne pas te connaître... et que tu ne te sois pas raté ! ».

L'homme se retourne et part, ces pas résonnent dans la pièce qu'il laisse vide.

Frédéric ressasse les dernier mots qu'il a entendus « je préférerais que tu ne te sois pas raté ! ».

Du haut de la pile, c'est sûr, il veut en finir. Frédéric ravale sa salive, il fait glisser plusieurs ramettes pour tomber dans le vide. Le filin se tend.

Il n'a pas laissé de lettre, il y a des choses qu'on n'explique pas.

Je suis très en retard pour aller à la fac. La dernière page sort de l'imprimante. Je rassemble les feuilles avec hâte, «outch» je viens de m'entailler le doigt. Une goutte de sang tombe sur la première page de ma nouvelle. Je n'ai pas le temps de la réimprimer. Je rassemble mes affaires et sort de la pièce avec le doigt dans la bouche.

Feuille violente.